A Béthelainville sur l'exploitation de Pascal Lefrand.

Salers : les éleveurs de l'Ouest en visite dans la Meuse

Vingt-cinq membres de l'association Salers de l'Ouest ont passé trois jours dans la Meuse pour rencontrer, sur leur exploitation, les éleveurs de cette race aux nombreux atouts.

"*C'est un bon contact, un bon échange entre les régions de l'Est et de l'Ouest*", résume Pascal Lefrand, président de l'association M'Salers, et éleveur à Béthelainville. Il a guidé durant trois jours un groupe de vingt-cinq personnes venues de l'Ouest de la France pour découvrir l'élevage de Salers dans la Meuse.

"Des éleveurs curieux d'avancer"

"*Nous faisons toujours beaucoup de portes ouvertes et de visites notamment chez nos adhérents mais nous allons aussi en dehors de chez nous. Nous sommes des éleveurs curieux d'avancer*", explique Jean-Louis Hervagault, président de l'association Salers de l'Ouest. Celle-ci a été créée en 1998 et regroupe 80 éleveurs répartis sur 17 départements du grand Ouest (en Bretagne, Pays de la Loire et Normandie).

"*A chaque fois, en voyage d'étude, on veut voir des cas concrets, et entendre des témoignages*", insiste-t-il. Leur association a choisi de venir dans l'Est suite à une rencontre avec les éleveurs meusiens lors du Space à Rennes. "*Et en 2014, ils y seront encore invités*".

Au programme de leur séjour, la rencontre avec Daniel Laurent, exploitant à Troussey, passionné par la race Salers et féru de concours, suivie de la visite de la ferme expérimentale d'Arvalis-Institut du Végétal à Saint-Hilaire en Woëvre, réputée pour ses pratiques sur l'engraissement des jeunes bovins.

Le deuxième jour a été consacré à la visite du lycée de l'EPL Agro à Belleray où l'élevage est en bio depuis 2009. "*On a toujours travaillé en allégé*", souligne Hervé Carriat, enseignant et collaborateur sur l'exploitation du lycée, qui a présenté la ferme. L'alimentation est constituée principalement de foin et d'enrubanné. "*Les animaux ne sont presque pas complémentés*", poursuit l'enseignant. La reproduction s'effectue par insémination artificielle, les vêlages s'étalent sur deux périodes, l'une à la fin de l'été et l'autre à la fin de l'année. La viande est ensuite vendue sous forme de caissette en direct ou distribuée en circuit bio ou conventionnel en fonction des délais. "*La promotion de la race à l'école permet de convaincre des jeunes de se lancer dans la Salers. Malheureusement, il y a un gros point d'interrogation sur le devenir du troupeau dans les années à venir*", souligne l'enseignant.

"On veut voir des cas concrets", explique Jean-Louis Hervagault (à gauche), ici dans les bâtiments du lycée de l'EPL Agro, avec le groupe d'éleveurs Salers de l'Ouest.

Les précurseurs du Label Rouge

Puis le groupe devait se rendre à Béthelainville sur l'exploitation de Pascal Lefrand qui a expliqué aux éleveurs la mise en place du Label Rouge en Lorraine. "*Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que la démarche Label Rouge, ce sont les producteurs de l'Ouest qui en sont les précurseurs. Malheureusement, il n'y a pas assez de production pour assurer en Bretagne*". Avec 50 éleveurs Label Rouge en Lorraine, la région est la seule à bénéficier de l'appellation en dehors du berceau de la race.

L'après-midi était consacrée à la visite de l'exploitation de Philippe Courty qui a récemment remplacé son troupeau Charolais par des Salers. Puis, les éleveurs devaient discuter avec Richard Hennequin, de Bovins croissance, pour comparer les résultats techniques et se situer sur le plan national.

Durant la dernière journée, le groupe avait pour programme la visite de Verdun et des champs de bataille. "*Les gens viennent en couple et certains prolongent même leur séjour*", explique Jean-Louis Hervagault. Le voyage a donc répondu aux attentes : échanger avec des éleveurs et découvrir les principaux attraits touristiques du département.

Aurélie Jozwik

Merci à Aurélie Jozwik et à Alain Humbertclaude de la Vie Agricole de la Meuse d'avoir suivi et rendu compte du voyage des éleveurs de l'Ouest. Merci à Helène Grare pour ses écrits sur la station Arvalis de St Hilaire, et à tous les intervenants de la chambre d'agriculture 54 et 55 cités dans cet article. Photos Aurélie Jozwik.

Engraissement de JB : une station de référence à Saint-Hilaire

Le voyage a été l'occasion d'une visite de quelques heures de la station expérimentale Arvalis-Institut du Végétal à Saint-Hilaire en Woëvre, spécialisée dans l'engraissement de jeunes bovins. Retour sur quelques uns des programmes travaillés là-bas que les éleveurs de l'Ouest ont pu découvrir.

Depuis deux ans, la station de Saint-Hilaire-en-Woëvre teste des rations témoin à base de céréales.

1 - Avec la génétique, prenez une longueur d'avance

Améliorer la qualité génétique d'un troupeau, c'est diminuer le taux de mortalité des veaux et augmenter les performances techniques des jeunes bovins à l'engraissement. Le bilan de campagne de reproduction 2011-2012 en élevage allaitant lorrain révèle que 50 % des veaux qui meurent le font dans les trois jours suivant leur naissance. "Un taux anormalement élevé", regrette Lionel Charpentier, conseiller bovin viande à la chambre d'agriculture de Meurthe et Moselle. "Plus le veau naît facilement, plus sa croissance sera bonne". Et plus l'index d'aptitude au vêlage est élevé et moins l'éleveur a à pratiquer des césariennes.

Concernant les performances techniques des jeunes bovins à l'engraissement, avec plus de génétique, la vitesse de croissance se trouve améliorée, la durée d'engraissement raccourcie et les carcasses sont plus lourdes. "En moyenne, les jeunes bovins issus d'insémination artificielle et avec généalogie requièrent 51 jours d'engraissement en moins et présentent 13,5 kg de carcasse en plus par rapport à des JB charolais non issus d'IA et sans généalogie", indique Christophe Caron, d'Elitest (coopérative d'insémination dans l'Est).

2 - Les clés pour ne pas être à court de paille

Plus de 75 % des bâtiments bovins lorrains sont des stabulations libres sur litière accumulée, donc gourmands en paille. Or, la tendance est à l'augmentation du prix de la paille. Une trentaine de matériaux ont été évalués sur leur capacité d'absorption. L'Institut Arvalis a d'abord comparé la paille de blé, celle de colza et la menue-paille. "La paille de colza semble une bonne alternative à la paille de blé mais n'est à utiliser qu'en période de pénurie de blé. Les résultats ne sont, par contre, pas probants pour la menue-paille qui nécessite 50 % de matériau en plus et qui, au moment du paillage, produit beaucoup de poussière, néfaste pour les animaux et l'éleveur", indique Marjorie Bouchier, d'Arvalis-Institut du Végétal.

L'Institut a également testé l'utilisation de plaquettes bois en sous-couche de la paille de blé. "Les plaquettes bois permettent d'économiser de la paille et de valoriser les déchets d'entretien des haies, mais nécessitent de la place pour le stockage", indique Marjorie Bouchier. Dernier essai : la diminution de 30 % de la quantité de paille. "On a observé une incidence sur la propreté, ainsi qu'une forte diminution du GMQ. Ce qui montre bien que si l'on délaisse la qualité de la litière, les répercussions sur la croissance et le bien-être peuvent être importantes", conclut l'ingénieure.

3 - Les co-produits tiennent toutes leurs promesses

Depuis deux ans, la station compare des rations témoin à base de céréales (60 % blé, 40 % orge) et tourteaux de colza, à d'autres types de rations : un aliment complet sec (drêches de blé de Bazancourt et complément minéral azoté et vitaminique), un mélange drêches de blé de Beinheim et pulpes de betteraves déshydratées (PDB), ainsi qu'un aliment complet semi-humide. Quelle que soit la ration, les animaux reçoivent de la paille à volonté. "Les coproduits issus des biocarburants obtiennent de bonnes performances de croissance", annonce Jean-François Perrin, de Nestal. Avec un GMQ engraissement à 1,84 g, le tourteau de colza en complément des céréales obtient les meilleurs résultats. Les autres rations présentent des performances similaires : 1,65 g pour les drêches de blé de Bazancourt plus Camv, 1,69 g pour l'aliment semi-humide et 1,63 g pour les drêches de Beinheim plus PDB. Du côté des performances d'abattage, le lot drêches de blé plus Pdb décroche légèrement à 419,3 kg de poids carcasse contre 426,9 pour le lot témoin, et une conformation R+ contre une conformation U pour l'ensemble des autres rations. Le rendement commercial est, par contre, équivalent entre les différents lots.